

Texte n° 4

In der Schule dauerte es lange, bis mein Bruder von seinen Mitschülern respektiert wurde. In den ersten Jahren, als er noch auffallend klein und dünn war und ihm seine Mutter die Locken nicht schnitt, weil er damit „so süß“ aussah, wurde er ständig verprügelt. In seiner Volksschule war er mehrheitlich von robusten, mit Intelligenz nicht zu beeindruckenden Arbeiterkindern umgeben, die ihn schlugen, weil sie sein mangelndes Selbstbewusstsein förmlich riechen konnten. Es war ihm unmöglich, sich zu wehren, weil die Gegner erstens zu zahlreich und zweitens zu stark waren, aber seine Wehrlosigkeit erzeugte in ihm ein würgendes Gefühl des Versagens. „Was hast du?“, fragte mein Vater an den Wochenenden, die er mit ihm verbrachte, „du hast doch alles!“ Als mein Bruder einmal zu weinen begann und stammelte, er wünsche sich, dass Mami und Papi wieder in einer Wohnung lebten, schüttelte mein Vater den Kopf und teilte ihm schonungslos mit, dass andere Kinder gar keine Eltern hätten. „Bei Pflegeeltern oder im Heim“, sagte mein Vater, „du weißt doch gar nicht, wie gut es dir geht.“ Als mein Bruder ein einziges Mal von der Schule zu sprechen versuchte und von den Prügeln, die er dort bekam, sagte mein Vater ungeduldig: „Sie hauen dich? Hau zurück!“ Rückblickend sieht die Kindheit meines Bruders, mitten im Wirtschaftswunder, düster und traurig aus, und die Erinnerungen an die regelmäßigen Fußballplatz- und Kaffeehausbesuche mit dem Großvater und den beiden älteren Vettern vermögen dieses Urteil kaum abzuschwächen.

Es wurde erst in der Oberstufe besser. Mein Bruder schoss in die Höhe. Nun ließ er sich selbstbestimmt die Locken bis in die Augen wachsen, und in der Schule beeindruckte er, und nicht nur die Mädchen, mit einer Mischung aus Brillanz und Frechheit. Keiner kam mehr an ihn heran. Er war ein guter, aber lässiger Schüler. Er machte klar, dass er jederzeit mit links Klassenbesten hätte werden können, wenn es nicht so spießig wäre, Klassenbesten zu sein. Er verabscheute weiterhin jede Art von Sport und begann nach dem Vorbild meines Onkels mit sechzehn Jahren zu rauchen. Mit nichts anderem hätte er meinen Vater so sehr auf die Palme bringen können. Mein Vater war ein militanter Nichtraucher, der, schon lange, bevor Rauchen in der westlichen Welt verpönt war, manchmal wildfremde Raucher auf der Straße ansprach und ihnen drohte, dass sie gerade dabei seien, sich umzubringen.

Eva Menasse, *Vienna*, 2005

Traduction proposée

1. À l'école, mon frère mit longtemps à se faire respecter par ses camarades.
2. Les premières années, lorsqu'il était encore très petit et maigre et que sa mère ne lui coupait pas les boucles parce qu'elle le trouvait « si mignon » ainsi, il se faisait constamment frapper.
3. Dans son école primaire (communale), il était entouré principalement de robustes enfants d'ouvriers ne se laissant pas impressionner par l'intelligence, qui le frappaient parce qu'ils pouvaient littéralement flairer son manque de confiance en lui.
4. Il lui était impossible de se défendre, parce que ses adversaires étaient premièrement trop nombreux et deuxièmement trop forts, mais son impuissance [à se défendre] suscitait en lui un angoissant (cuisant, suffoquant) sentiment d'échec.
5. « Qu'as-tu ? » demandait mon père durant les week-ends qu'il passaient avec lui, « pourtant tu as tout ce qu'il te faut ! » (tu ne manques pourtant de rien !)
6. Lorsque mon frère se mit un jour à pleurer en balbutiant qu'il souhaitait que Maman et Papa vivent à nouveau dans le même appartement, mon père secoua négativement la tête (secoua la tête pour dire non, fit non de la tête) et lui déclara sans ménagements qu'il y avait des enfants qui n'avaient pas de parents du tout.
7. « Ils sont chez des parents adoptifs ou en foyer, dit mon père, tu n'as pas idée (tu ne te doutes même pas) de la chance que tu as. »
8. Lorsque mon frère tenta une seule fois (la seule fois que/où mon frère tenta) de parler de l'école et des coups qu'il y subissait, mon père dit avec impatience : « Ils te frappent ? Frappe-les à ton tour ! »
9. A posteriori, l'enfance de mon frère, qui se déroula sur fond de (durant le, à l'époque du, en plein) miracle économique, apparaît (me paraît) sombre et triste, une impression que les souvenirs de ses sorties régulières avec son (mon, notre) grand-père et deux cousins plus âgés au stade de foot et au café parviennent à peine à atténuer.
10. Ce n'est qu'au lycée que les choses allèrent mieux (que la situation s'améliora). Mon frère grandit brusquement (de façon spectaculaire).
11. Il se laissa alors (se laissait à présent) pousser les boucles jusqu'à ce qu'elles lui tombent dans les yeux, et au lycée il impressionnait, et pas seulement les filles, par un mélange de brio (panache, talent) et d'impertinence.
12. Plus personne ne pouvait l'approcher. Il était bon élève, mais nonchalant (désinvolte, négligeant).
13. Il donnait clairement à entendre qu'il aurait pu à tout moment et avec facilité (sans effort) être le premier de la classe, s'il n'était pas si platement conformiste (si plat, si commun) d'être le premier de la classe.
14. Il continuait à détester (abhorrant toujours) toutes les formes de sport (les pratiques sportives de toutes sortes) et, suivant l'exemple de (prenant exemple sur) mon oncle, commença à fumer à seize ans.
15. Il n'aurait pas pu trouver mieux pour énerver mon père (rien n'aurait pu davantage faire sortir mon père de ses gonds).
16. Mon père était un non-fumeur militant qui, longtemps avant que le tabac ne commençât à être mal vu en Europe, abordait de parfaits inconnus qui fumaient dans la rue pour les avertir qu'ils étaient en train de se tuer.